

N'IMPORTEQUISME

Marion Renauld / août 2017

Aujourd'hui, l'époque se caractérise par – et là vous pensez bien que c'est très difficile de dire quelque chose d'intelligent parce que beaucoup de gens très sérieux se penchent sur la question et qu'ils y vont de leurs analyses bien fournies comme des pommes dans des chaussons, en faits, calculs et statistiques, observations, concepts, symboles, connaissance de l'histoire, des histoires et des contre-histoires, et qu'ils nous renseignent avec une précision sertie du doux quoique cru et rationnel mélange de scepticisme et de science, et qu'ainsi c'est presque vertigineux, l'ensemble, sur quoi notre attitude ne peut être que fort humble, non pas tel un enfant qui s'apprête à réciter ce qu'il a reçu de toutes parts, mais tel un visionnaire devant un tas d'ossements. Un visionnaire la brosse à dents d'un côté, l'autre sur un grain de sable – au sein duquel il se pourrait déjà trouver tout l'univers et ses tentacules.

Pour Wouadja, l'époque se caractérisait par le n'importequisme, que le titre annonce. On a parlé d'absurde un poil trop tôt, à moins que : l'absurde suppose encore des normes et dépassement des normes et chaîne dialectique, pourquoi pas, fantaisiste, tandis que : le n'importe quoi est vraiment tout et n'importe quoi, le grand débordement, les modèles explosés, les contre-modèles explosés, l'explosion explosée, la dépense d'énergie impénétrable dans ses raisons, ou qui s'enracine dans la possibilité de valoriser n'importe quoi, tout et son contraire, et même juste un en soi, un comme ça.

La marche, par exemple, fut longtemps un moyen, puis elle devint une fin, et maintenant tu fais ce que tu veux. Ce sera super, n'importe quoi peut être à la

une. N'importe quoi peut être à la une ? Quand n'importe quoi pourra faire la une, nous aurons vraiment atteint l'état de la programmation obsolète. Plus aucun obstacle globalement identifié, la technique peut aider, la respiration, le savoir, le sentiment pour le simple effet de se le faire sentir.

N'imp. Qu'importe, tu peux choisir, et quand on te restreint les choix, toujours imaginer. Le n'importequiste est sans borne, fondu dans ce noir inventé de lui-même, parmi toutes couleurs. Le visionnaire se situe face au tas de billes arc-en-ciel.

Wouadja trouve que l'époque est le feu d'artifice du n'imp. Ou tu t'émerveilles, ou tu patauges. On a dépassé l'ennui, on frise la déception. On honore les envies.

Aujourd'hui les humains. Le protéiforme, le difforme, l'infâme, ou c'est peut-être : *homo nimporticus*. On s'en fout.

Pendant ce temps-là, les objets prolifèrent. Le paysage est un champ de cubes, de routes et de sacs, les poèmes ont maille à partir avec les choses, les mots référencés dans des catalogues prêt-à-l'emploi, la possibilité du sur-mesure. Quand les pauvres auront droit à du sur-mesure, ça ne sera plus n'importe quoi. Aujourd'hui c'est le temps des soldes et des week-ends. Des barbecues famille, des barbecues amis. Des tortures aussi bêtes que des baignes d'enfants ne sont que remplacées par des ventes d'esclaves de migrants innommés.

Sous la couche de nuages passant la tête de Wouadja, la brosse à dents – et là vous pensez bien que c'est très facile de dire tout ce qu'on veut sur la brosse à dent, sa partition de production, sa féerie de finitude, sa rentabilité de raclure, son design à destination, son impermanence, cette ingratitude qu'ont nos dents, cette absence de sens pour un lion, sérieusement. Devant Wouadja, le lion frotte ses brillantes canines. Tu imagines le genre de vie d'un fabricant de tel machin,

les gamins à qui on apprend, l'odeur d'un dentier stagnant. Nous pouvons mettre des dents en or à nos animaux de compagnie.

Par exemple, n'importe quoi peut être un sujet de discussion, pas forcément toujours mais beaucoup plus que lorsqu'il s'agit de suivre des étiquettes et des convenances bien partagées. De la nécessité d'une unité – par exemple encore au théâtre –, on passe à ce qu'on veut. Ça peut être expérimental. C'est devenu proliférant, les spectacles, comme le sucre. Et n'importe quoi peut devenir un dieu – par exemple on peut choisir entre un certain nombre, ou juste un, ou plein de petites, divines et exquis, choses du quotidien. Ça peut aussi être expérimental – par exemple voir ce que ça donne de faire du camion sur des personnes ou de la moissonneuse dans des champs. C'est devenu proliférant, les spectres, on tue n'importe quoi pour n'importe quelle raison, encore qu'on croit que c'est quelque chose, blesser la vie. On blesse la vie, on ne s'en rend pas bien compte. Le nimportequiste, remarque, s'en fiche pas mal de blesser la vie. La vie ?

N'importe quoi ne peut pas arriver à Wouadja au moment où il traverse la rue. La pluie tombe à grosses gouttes comme une marée montant jusqu'en bas. Dans un jeu, n'importe quoi peut arriver à Wouadja, une boule, un boulet, un boulot, une bonne prise un faux contact. Ici même on peut faire n'importe quoi de lui. Exemples : un jeune asiatique mendiant dans une chemise élégante, une vieille fille dégrafant son soutien-gorge coton, une star de la télévision malaise, un pompier qui jardine en fredonnant les tubes à la mode sur les *You-susnommés-en-suffixe*. Le nimportequiste tube à fond, frénétiquement, autant qu'il désire. Il peut se tuber lui-même.

Wouadja regarde des vidéos sur tout et n'importe quoi, comme il en va de ce monde actuel. Reçoit des nouvelles de n'importe quel coin du monde. N'importe qui peut le joindre et toute chose est digne du même intérêt. Une envie, une déception, une autre envie. Et quand aucune chose ne parvient à te sortir de ta

léthargie, alors que tu vois bien qu'il y a tant et tant au dehors : une dépression. Et quand c'est le *fun* : un irrépressible fou rire exquis comme un gâteau de lune.

Le nimporquiste peut associer une couleur à un son, ou une lettre, ou un nombre, et puis opérer toutes les combinaisons. Il sait que tout peut arriver. Les empires, les ravages, les ports de plaisance, les déshérences intimes, les trouées de beautés et l'organisation de la distraction. Les mains-mises, les orfèvres, les conteurs et les comptables. Les cheveux plus longs que vous-mêmes pour dire la bôbôtôté. Alors que n'importe quoi peut faire beau, ou bien, suffit de mauvaise ou in-conscience, de non-non-nobles factures.

Encore que passe un vaudeville bien fait ! Un attentat avec du panache ! Encore qu'un enfer fiscal, ce serait plus vrai qu'un paradis. Wouadja se demande combien de temps ça lui prendrait de lister tous les futurs possibles. Et pourquoi c'est n'importe quoi, l'époque.

Les spécialistes se gardent bien de dire que l'air du temps a l'odeur d'une cacophonie où tout se vaut, parce qu'ils mettent l'accent sur les valeurs qui existent encore. Eux-mêmes défendent en interne une certaine forme de vérité, sur quoi repose leur légitimité. Peut-être qu'ici nous anticiperions, si les valeurs étaient bien des choses qui existent encore, comme les objets qui signent la richesse en externe. Wouadja avait pourtant le sentiment que tout s'effritait, les objets moins durables, la valorisation fantasque. Le défi forcé pour la raison de se justifier d'être effectivement quelque chose, et pas tout et n'importe quoi, une logique acceptant la contradiction, une prévision évanescence à cause de la multiplication de cas exceptionnels. On pouvait dire que l'époque n'était pas en phase avec la réalité. On construisait comme ça. On en était au virtuel. Et le virtuel, ce qu'il offrait de fort différent de tout ce avait pu avoir droit de cité terrestre, c'était ça : des décors impensables, des vies pas crédibles, des formes que ni la chimie, ni la physique, ni même les plus folles des para-sciences ou des éso-mystiques, n'admettraient ici-bas.

Bientôt les devises de n'importe quel groupe ressembleront peu ou prou à ce message limpide : « on fait rien que ce qu'on veut ». Les gens ont commencé à faire ça et puis un peu partout. On veut faire rien que ce qu'on veut. On veut.

Le n'importequisme est le règne de n'importe quelle volonté sur n'importe quelle représentation. Evidemment, pour ceux qui croient encore que quelque chose existe au-delà d'eux-mêmes, dedans ou dehors, ça paraît aberrant. Ceux qui appellent « n'importequisme » le règne des désirs sont ceux qui considèrent que quelque chose existe au-delà de chaque désir, dedans ou dehors. Et donc non, il ne faut pas se vautrer dans le n'importequisme. Mais chercher ses désirs.

On a parlé un peu trop tôt d'humanisme, à moins que : l'humain était une forme d'idéal motif, un élan de transformation des hommes tels qu'ils sont, ce qu'ils font. Aujourd'hui c'est n'importe quoi. Les catégories explosent, on est obligé de ramifier les paysans, les banquiers et les propriétaires. On peut quinze métiers, des points de vie et des opérations chirurgicales à vous faire croire soudain en la résurrection. C'est vraiment le temps de l'homme, les idéaux aux chiottes. Même les matérialistes ont perdu. La matière on s'en fiche, au pire on la recycle, et comme ça on peut continuer à produire des choses invraisemblables, comme du café en brique. Des sociétés prélassées, des sociétés tendues, des critiques de société impossible à cause de l'individu, des levées d'individus dans des groupes, des sous-groupes et des groupes dominants, des minorités, des sociétés fantômes. L'effet patchwork, *whatever*. Sinon il faut un plan derrière.